

aussitôt demander à sa sœur si elle pouvait le recevoir.

La réponse affirmative arriva sur-le-champ.

—Quelles nouvelles ?..... dit avidement la jeune femme en s'élançant au-devant de son frère.

—J'ai vu le marquis.

—Sa réponse ?

—Il t'attendra.....

—C'est bien. Semblait-il surpris de ce rendez-vous inattendu ?

—Un peu..... Surpris et inquiet.....

—T'a-t-il questionné ?

—Oui..... mais j'ai pensé qu'il était prudent de ne lui rien dire..... Mieux vaut, je crois, qu'il apprenne par toi-même les périls et les exigences de la situation.....

—Tu as bien fait et je te promets que tu n'oblige point une ingrate..... quoi qu'il arrive, et vivante ou morte, je te prouverai ma reconnaissance..... mais ce n'est pas tout..... Le poison est-il prêt ?.....

—Il est prêt.

—Tu l'as sur toi ?

—Oui.

—Tu vas me le donner ?

—Carmen, ma sœur, je t'en supplie, réfléchis encore.....

—Toutes mes réflexions sont faites ! ma position n'a que deux issues, tu le sais bien..... La fuite avec Georges, ou la tombe..... Donne-moi le poison.....

Moralès tira de sa poche un très petit flacon, que Carmen saisit avec avidité et qu'elle examina curieusement.

Ce flacon était à demi plein d'une liqueur transparente, d'une belle couleur de topaze brûlée, et ressemblant à s'y méprendre à du vin d'Espagne.

—Ainsi donc, demanda-t-elle, c'est la mort ?

—La balle d'un pistolet ou la lame d'une épée ne tuent pas plus infailliblement que ce poison....

—Est-il foudroyant ?

Non. Il lui faut deux heures pour achever son œuvre.

—Qu'éprouve-t-on après l'avoir bu ?

—Pendant la première demi-heure, rien, puis on s'endort d'un calme sommeil.....

—Et ensuite, on ne se réveille pas, voilà tout.

—Combien faut-il de gouttes pour tuer à coup sûr ?

—La dose que contient le flacon n'est pas trop forte.

—Es-tu certain qu'elle soit suffisante ?.....

—J'en suis certain.

—Même pour tuer un homme ?

—Même pour tuer un homme, répondit Moralès en fixant sur sa sœur un regard étonné.

Il ajouta :

—Pourquoi cette question ?.....

Mais il n'attendit pas la réponse de Carmen.

—Ah ! ah !..... s'écria-t-il avec un éclat de rire sinistre, pauvre sot que je suis ! Depuis ce matin tu te moques de moi, et voici que je te comprends seulement !.....

—Que comprends-tu ?

—Que tu n'as jamais songé à mourir, et que le poison n'est pas pour toi !.....

—Et, pour qui donc ?.....

—Caramba ! pour qui sera-t-il, si ce n'est pour ton mari ?.....

—Et, si cela était, m'approuverais-tu ? fit Carmen avec un effrayant sang-froid.

—Je t'approuverais de toutes mes forces et je dirais que tu prends le seul bon parti.

—Eh bien, cela est.

—Bravo, ma sœur ! Olivier n'a pas de famille, il est trop jeune pour avoir écrit un testament, légalement tu hérites de lui, c'est donc quatorze millions que nous possédons demain, si ta main ne tremble pas.....

—Ma main sera ferme, car ma volonté sera calme. Je ne désire en aucune façon la mort d'Olivier, je te le jure !..... Georges prononcera cette nuit l'arrêt qui doit frapper ou qui sauvera mon mari..... Si Georges m'enlève, Olivier vivra et, pour tous les millions qu'il possède je ne toucherais pas un cheveu de sa tête..... S'il me faut, au contraire sacrifier sa vie à mon propre salut, je le tuerai sans une hésitation et sans un

remords, comme on tue son mortel ennemi dans le cas de légitime défense.....

—Tudieu ! murmura Moralès à demi voix, comme elle raisonne l'assassinat !..... Caramba ! je ne la croyais pas si forte !..

Carmen reprit :

—Pardonne-moi si je ne t'ai pas dit plus tôt la vérité tout entière..... Ce n'est pas faute de confiance en toi, mon frère, mais je craignais un refus de ta part, et je n'avais point, pour combattre ce refus, l'argument sans réplique de testament.....

—Ainsi, me voilà déshérité ! fit Moralès en riant.

—Pas tout à fait, car je partagerai ma fortune avec toi, quelle que soit cette fortune.....

—Vrai ?.....

—Tu sais bien, Moralès, que je ne t'ai jamais fait une promesse sans la tenir.....

—Oui, je sais cela, tu es une bonne fille, et, pour te prouver ma fraternelle sympathie, je veux te faire un présent.....

—Un présent, à moi ?..... Qu'est-ce donc ?

—Oh ! mon Dieu, peu de chose..... une bagatelle sans importance, mais qui cependant pourrait en acquérir dans un cas donné... Si, par exemple, il te prenait la fantaisie de ressusciter ton mari après l'avoir occis bel et bien.

Tout en parlant, Moralès tirait d'une autre poche de son bel habit de velours incarnadin un second flacon un peu plus grand que le premier et rempli d'un liquide de couleur d'émeraude, tout à fait semblable à ce breuvage meurtrier qu'on appelle l'absinthe.

—Ceci, continua Moralès en désignant successivement la liqueur verte et la liqueur rouge, ceci est l'antidote de cela.....

—Un contre-poison ?

—Infaillible ; si tu absorbes le contenu du second flacon moins d'une demi-heure après t'être intoxiqué avec le contenu du premier, l'empoisonnement n'aura pas lieu et tu ne te seras jamais mieux portée.....

—C'est admirable, mais c'est inutile... Garde ton infaillible antidote, je n'en aurai pas besoin.

—Bah ! prends toujours..... on ne sait ce qui peut arriver.....

Carmen prit le flacon vert et le serra dans un meuble.

—Une question encore, dit elle...

—Que veux-tu savoir ?.....

—Le poison que voilà, mêlé à un verre de vin d'Espagne, changerait-il le goût du breuvage ?

—En aucune façon, et si je ne craignais de te paraître vaniteux et outrecuidant en faisant sans pudeur l'éloge de mes produits, j'ajouterais que ce merveilleux *boucon* donnerait au vin de Xérès ou d'Alicante une qualité nouvelle.....

—Merci, mon frère.....

—Tout à tes ordres, ma sœur.

—A minuit je compte sur toi pour me conduire à la maison de Georges.....

—Je serai exact.....

IX

LE DERNIER RENDEZ-VOUS (suite)

Au moment où le marquis de Grancey recevait des mains de Moralès le message de Carmen, il venait d'apprendre une heureuse et importante nouvelle.

Une lettre du duc d'Aiguillon, lettre apportée par un courrier de cabinet, lui faisait savoir que Sa Majesté daignait le rappeler à la cour et lui donnait un successeur dans son gouvernement.

Dès onze heures du soir il se rendit à sa petite maison, quoiqu'il sût bien que plus d'une heure se passerait encore avant l'arrivée de Carmen.

Cette heure lui sembla ne devoir jamais finir.

Enfin, à minuit et quelques minutes, trois coups légers furent frappés contre la porte qu'il se hâta d'ouvrir, et Carmen entra, plus pâle et plus tremblante qu'il ne l'avait jamais vue.

—Chère Annunziata, s'écria-t-il, qu'avez-vous ? Est-ce donc un malheur que vous venez m'annoncer ?

—Oui, Georges, et le plus grand de tous.

Et elle fit à M. de Grancey un long récit où la vérité se mariait au mensonge d'une façon habile,

et que nous ne reproduirons point, car nos lecteurs en connaissent aussi bien que nous, sinon la forme, du moins le fond.

Pendant ce récit Georges réfléchissait, et le résultat de ses réflexions était favorable aux vœux de Carmen.

Rien n'était plus simple et plus facile que d'emmener Carmen et de la cacher dans l'une de ces mille et une maisons disséminées autour de Paris.

Le marquis dirait deux mots au lieutenant de police (l'un de ses amis intimes) et si Olivier Le Vaillant avait le mauvais goût de réclamer la fugitive, les limiers les plus habiles la chercheraient vainement.

Il fut convenu que ce même jour, à quatre heures de l'après-midi, une chaise de poste stationnerait hors des portes de la ville, sur la route de Paris, à un endroit désigné, et que Carmen, emportant seulement ses bijoux, s'échapperait de la maison de son mari et viendrait rejoindre cette chaise de poste.

Lorsque le marquis et Carmen furent d'accord sur tous les points, ce qui ne tarda guère, il se séparèrent avec la conviction qu'ils se rejoindraient bientôt, et en se disant, non pas *adieu*, mais *au revoir*.

—Eh bien ?..... demanda Moralès à Carmen, au moment où elle prit son bras dans la ruelle où il attendait.

—Tout est décidé..... répondit-elle, Georges m'enlève..... nous partons ce soir, à quatre heures..... demain nous serons à Paris..... ah ! je suis bien heureuse.....

Le frère et la sœur s'éloignèrent.

Aussitôt qu'ils eurent disparu dans les ténèbres une forme sombre, blottie derrière un amas de décombres, tout près de l'endroit où venaient de s'échanger les dernières paroles, se souleva lentement, secoua ses vêtements couverts de poussière et se dirigea vers la petite maison du marquis.

Arrivée devant la porte, cette forme s'arrêta, et d'une main légère frappa trois coups contre le bois vermoulu, de façon à reproduire exactement le signal habituel de Carmen.

M. de Grancey, qui se disposait à quitter la chaumière à son tour, tressaillit en attendant ce bruit et il éprouva une sorte de vague inquiétude.

La réflexion le rassura.

Il se dit que Carmen revenait sans doute sur ses pas pour lui faire quelque dernière recommandation oubliée, et il ouvrit avec empressement.

A suivre

CHALEUR ET FROID

Les mains, qu'on lave à l'eau chaude puis qu'on expose ensuite au froid, sont une source de souffrances indicibles et très fréquentes. Mme Robert Simpson, 71, rue Berkeley, Toronto, Ont., écrit en date du 2 octobre, 1891, ce qui suit : "L'huile St-Jacob m'a guéri des crampes rhumatismales dans les mains, alors que j'avais essayé tous les autres traitements, sans succès. J'avais les mains tuméfiées et douloureuses et pendant quelque temps je fus presque impotente. L'application magique de l'huile St-Jacob m'a soulagée presque aussitôt et définitivement guérie. J'en gardé toujours une bouteille à la maison."

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecours

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

En-devant de la maison W. Netman & Fils.—Portraits de tous genres, et au prix courant. Téléphone Bell, 7283.